Document généré le 5 juin 2025 18:31

XYZ. La revue de la nouvelle

La narcoleptique somnambule

Isabelle Laramée

Numéro 87, automne 2006

URI : https://id.erudit.org/iderudit/3208ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Laramée, I. (2006). La narcoleptique somnambule. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (87), 51–56.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La narcoleptique somnambule
Isabelle Laramée

Les roues tournaient à vide dans un nuage cotonneux entre l'asphalte et le châssis d'une automobile idéale, sans moteur, sans commandes, qui suivait d'un mouvement lisse une trajectoire précise issue des limbes, téléguidée ou lancée comme un projectile, missile à tête chercheuse, fascinée par le reflet de ses phares sur la paroi de plexiglas d'un abribus. Sous le choc, la voiture s'est arrêtée net dans un dernier soubresaut comme si, à bout de force, elle essayait de reprendre son élan. La paroi s'est fissurée, des lézardes multiples grimpant du point d'impact, s'ouvrant dans la matière des chemins insoupçonnés, découpures aléatoires aux angles aigus, tracé d'une mosaïque précaire dans la transparence vaincue. Les rayons obliques d'un soleil ras allumaient des feux de Bengale dans la chute des morceaux, et des pans entiers glissaient à la verticale, lançaient des éclairs blancs et achevaient de se briser sur le sol, rebondissaient en étincelles, répandant une poussière sautillante chargée d'électricité, énergie de la matière libérée de sa solidité.

Il y a eu comme une hésitation, un calcul vectoriel. Tout un côté du toit avait perdu son point d'appui, penchait dangereusement. Puis, dans une révolte soudaine, les parois encore intactes ont pété brusquement en grands traits gris, lames d'épées plantées dans l'épaisseur du verre, cassures nettes contre l'impossible pliage ; et nouveau déferlement argenté, éclaboussement de débris. Le toit trop lourd s'est écroulé en grand fracas sur la tôle tordue du capot, brisant le pare-brise dans un éparpillement de billes perdues roulant jusqu'au sol comme les larmes d'un espoir déçu.

La radio diffusait une ballade à la mode, thème du film qu'ils avaient vu ce soir-là et qu'ils entendaient encore à la sortie, elle tout émue et lui, maussade. Le film était bon, bouleversant même, tant qu'on s'y laissait prendre, tant qu'on n'en voyait pas les procédés, le dosage, les rouages, les engrenages, le vernis flou et sucré, tous les effets prévisibles d'une machine à émouvoir.

— Tu ne t'es jamais roulé dans l'herbe ? C'est un plaisir…

— Oui, bien sûr. Mais à deux, quand on est en dessous, il faut soulever le poids de l'autre sur soi, et quand on est par-dessus l'autre, il faut entraîner son poids pour rouler sur le dos.

— Ben voyons ! Quand les deux corps sont étroitement enlacés, ils roulent d'un même mouvement.

— Le mouvement de la passion ?

— Le mouvement des jambes !

— Écoute : si tu te couches sur le dos, tu ne peux même pas te retourner sur le ventre par le seul mouvement de tes jambes. Alors imagine quand, en plus, tu dois monter sur le corps de l'autre.

— Un petit effort pour l'amour…

— Justement. Ce corps à corps, tous ces mouvements, ces efforts, presque une lutte, et tout habillé en plus, ça ne te dit rien ?

— La passion.

— Et l'acte sexuel, mais représenté de façon très romantique et très pudique, parfaitement exempte d'érotisme, et parfaitement ridicule. On a inventé ça pour le cinéma.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Ça fait partie des préliminaires amoureux de simuler l'acte sexuel, même tout habillé.

— Oui, mais pas en roulant ; on ne fait jamais ça !

— Parce que tu n'es pas assez romantique. Regarde ! La pluie !

Et quelle pluie ! Un rideau s'avance vers eux rapidement. Il touche le coude de sa compagne et ils s'élancent, ils volent. Le toit de l'abribus les protège mieux que l'auraient fait leurs parapluies. Des bourrasques envoient des seaux d'eau contre la vitre. L'espace se rétrécit…

— Alors, je ne suis pas romantique, moi ?

Miriam n'a pas le temps de répondre qu'il a déjà plaqué ses lèvres sur sa bouche. Elle a senti la vibration élémentaire, plus forte que jamais, tremblement soudain, frissons et dédoublements furtifs comme ceux qui secouent parfois le demi-sommeil ; la terre a dû dévier de son axe une fraction de seconde.

Petit bonheur d'avoir trouvé un abri, isolement propice, parois vitrées contre le reste de l'univers, exclusion et rapprochement. Ils ont l'impression d'avoir fait un grand voyage ; une mélodie leur tient lieu de souvenir.

Il avait tout ce que Miriam avait souhaité d'un homme. Enfin l'amour. Enfin là, qu'on voudrait saisir, qu'on ose à peine, si fragile, comme un mirage au bord de l'évanouissement. Sous les éclairs, la peau de Julien devenait phosphorescente, Miriam était près de croire à une apparition qu'elle aurait elle-même évoquée et qui tentait, au prix d'efforts surhumains, une matérialisation encore incertaine. Mais Julien avait obtenu un long contrat à l'étranger.

C'est dans cet abribus qu'ils s'étaient réfugiés, déjà trempés, ayant oublié l'un comme l'autre d'ouvrir leurs parapluies, trop absorbés par leur conversation, propos sans suite d'une importance majeure, communication exquise au delà de la raison, moment de réalité suspendue. L'amour aussi s'était réfugié là, parmi leurs corps et leurs voix, flottant d'une présence extrême dans l'espace fluide, presque en apesanteur.

Le temps s'est replié sur un moment privilégié pour lui accorder la seule durée possible d'un perpétuel recommencement. D'abord quelques gouttes, puis la pluie drue qui s'avance vers eux, et l'abribus tout près ; la même idée tous les deux, courir sans ouvrir leurs parapluies, la chaleur humide de l'espace clos, la chorégraphie parfaite des corps et des paroles, le rapprochement jusqu'au baiser, l'embrassement long, l'étourdissement, les premières gouttes sur leurs mains, leurs visages. Il pleut cent mètres plus loin…

Lorsqu'un rideau de pluie s'était avancé vers eux, ils avaient couru ensemble quelques secondes ; la pluie les avait rattrapés juste avant leur entrée dans l'abribus. Et là, sourires complices et engageants, regards émus dans leurs visages mouillés, quelques mesures de la ballade, réverbération sur le plexiglas, rapprochement des corps vers un baiser sans fin.

Elle avait déjà vécu la scène plusieurs fois, en réalité, en rêve, en souvenir, leur marche, l'averse soudaine, leur course vers

l'abribus ; et il lui semblait qu'elle improvisait encore les mêmes paroles, inéluctablement, prisonnière d'une pantomime, somnambule prise dans les fils d'une marionnette.

Les yeux ouverts et fermés en alternance, battement des paupières, mouvement de l'œil contre la paupière, accès de sommeil brusque, impromptu et irrépressible, rêve instantané, réveil soudain. Miriam ne sait plus à quel moment ils se sont embrassés. La pluie vers eux, sur eux, la chaleur autour d'eux ; au milieu, les corps enlacés, confondus, et tout au centre, l'axe de la terre.

Pourtant, le corps ne se rappelle plus les sensations, la chair n'a pas de mémoire ; il faut avoir constaté le plaisir pour l'évoquer et retrouver furtivement le contact de la pluie, des corps, des lèvres. Il faut toujours recommencer, s'en convaincre encore et fredonner le même air, comme si c'était la première fois, parce que l'oreille non plus n'a pas de mémoire.

Narcolepsie. Le mot avait été lâché. Le médecin avait été catégorique et avait prescrit un médicament pour aider Miriam à fonctionner normalement. Mais elle n'avait pas envie de prendre un médicament qui affecterait son système nerveux, ni même de fonctionner normalement. Elle avait donc laissé le médecin faire son travail, établir son diagnostic, l'inscrire et l'insérer dans son dossier avec les rapports d'examens, rédiger l'ordonnance et réciter les recommandations d'usage, les mesures et les précautions à prendre dans sa condition. C'était sans compter l'entêtement de Miriam à vivre ses songes comme un autre registre de son existence dans lequel elle glissait, docile et curieuse, dès que l'occasion s'en présentait. Elle cultivait le sommeil comme d'autres entretiennent un dialogue avec Dieu, prêtant foi à l'expérience et au souvenir de ses rêves, vivant intensément deux existences parallèles, l'une rigoureusement suivie et cohérente, l'autre décousue, fragmentaire mais tellement exaltante. Miriam avait simplement perdu à la longue le réflexe de résister à un assoupissement intempestif.

C'était inusité et surtout interdit. Mais Miriam refusait de se priver des voyages fabuleux, des êtres étonnants et des aventures

extraordinaires dont elle émergeait émue et heureuse, gardant longtemps derrière les yeux l'image des pays mythiques où elle n'irait jamais. D'autres fois, c'était une sensation de légèreté exquise, comme si elle n'était plus que vapeur à l'intérieur de son enveloppe corporelle parce que son âme, épanouie par le rêve, avait pris toute la place.

Pendant le sommeil, le corps devient vulnérable, sujet au refroidissement, abandonné à la gravité, et le rêve est souvent marqué de l'inconfort dont on ne se défend plus et qui laisse au réveil une sensation désagréable, reste chiffonné d'un sommeil trop lourd blotti dans l'omoplate ou accroché à la jambe, comme un écheveau de fil barbelé qu'on laissera fondre au jour à défaut de pouvoir le démêler. Miriam était rendue beaucoup plus loin, avait développé les techniques du sommeil heureux et l'art du rêve. Son corps avait appris à se détendre sans se laisser choir, s'écraser ou se disloquer, même lorsqu'il n'avait pas l'appui moelleux d'un matelas, et, par un jeu subtil des articulations et du réflexe de quelques muscles, qui permet à certains animaux de dormir debout, elle pouvait s'assoupir à peu près n'importe où.

La réalité se rétrécissait lentement, se réduisait jusqu'à l'espace de son corps, et l'inertie achevait d'effacer l'environnement. Miriam avait la sensation qu'un voile effleurait son visage, comme un murmure sur son front venu confirmer dans une dernière bénédiction l'harmonie du monde enfin accomplie et les portes grandes ouvertes des paradis naturels de ses rêveries.

Les réveils les plus longs sont les plus heureux. On peut garder le rêve tout contre soi, le revivre encore puis le revoir. Alors, sous l'effet corrosif de la raison, les impressions s'estompent, le décor s'affadit, l'émoi cède à l'absurde, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que les images les plus vives, comme le noyau du rêve dépouillé de sa mise en scène et portant le germe de connaissance qu'on avait égaré.

Depuis longtemps, la frontière entre le rêve et la réalité était devenue transparente et, comme les restes diurnes participent à la genèse des songes, une certaine lumière venue de l'au-delà éclairait parfois des pans de réalité, transformait les proportions,

révélait un espace altéré comme un trou noir, un piège où l'on perdrait son identité dans un délire névrotique, et que chacun contourne systématiquement, sans le voir. Pour Miriam, c'était le dépôt de toutes les fautes et de tous les renoncements. Alors les êtres et les choses devenaient moins tangibles.

C'était la première fois qu'un rêve récurrent la tourmentait. Et Julien était partout dans l'obsession qui détraquait son sommeil. Une petite voix reformulait sans cesse l'histoire de leur premier baiser sans jamais que l'esprit de Miriam n'en démêle la syntaxe intime. Elle avait seulement l'intuition d'une énigme à résoudre, une signification au delà des superlatifs de ce rêve mille fois répété.

L'impact avait réveillé Miriam sans surprise, presque sans brusquerie, comme la suite normale de son sommeil, le point précis où, selon des lois méconnues, le rêve devait rejoindre la réalité. Des voix l'appelaient, lui demandaient si elle allait bien, si elle n'était pas blessée, si elle avait besoin d'aide pour sortir de la voiture. Miriam ne pouvait pas répondre à toutes ces questions en même temps, elle était trop occupée à repousser des morceaux de verre. Il y en avait partout, sur elle, sur ses vêtements, dans ses cheveux. Elle voyait enfin crûment l'absence de Julien révélée dans la transparence du plexiglas et, dans chaque arête tranchante, les heures, les jours, les mois qu'il lui restait à attendre ; le temps fragmenté, cristallisé, jeté en plein visage et dont il fallait absolument qu'elle se débarrasse.